

MYSTÈRE de la PENTECÔTE

Prologue

Satan est assis sur une pierre au sommet du Mont de la Tentation. Il regarde le désert à ses pieds. Par delà s'étendent Jéricho, le Jourdain, la ligne continue des monts de Moab.

SATAN

- "Fais-le vite"! De quel ton il a dit cela! Vite, vite! Comme une prière. On eût dit vraiment qu'il était impatient de sa mort. Après quoi tout s'est précipité. Et voilà que les prophéties sont accomplies en lui. [La belle affaire! Rien n'est changé dans le coeur des hommes. J'en suis le Prince; j'y trône encore. N'est-il pas jusqu'à ses apôtres qui l'ont abandonné pour moi. Et ceux qui m'ont confessé il ne les arrachera pas à mes ongles peut-être? L'avenir m'échappe? Le présent me comble. Les uns après les autres, ils me tombent tous dans les bras. Qu'y a-t-il donc de nouveau sur terre? Un peu plus de saveur au péché, de fièvre à le commettre... [Mais pourquoi était-il si pressé? Dieu n'est jamais pressé. Il avait hâte d'en finir! Dieu a-t-il hâte de quoi que ce soit? En vérité, que faut-il penser de lui?... [Je me le rappelle encore sur cette montagne. Comme il m'a repoussé! Les royaumes que je lui présentais étaient de la cendre à ses yeux. Il n'avait besoin de rien, pas même ~~besoin~~ de transformer des pierres en pain pour les manger. "J'ai faim ^{de la parole de Dieu!} ~~de la parole de Dieu!~~ Il était encore plus orgueilleux que moi! - Mais, quand je lui dis de se jeter dans la plaine, pourquoi n'a-t-il pas voulu goûter ce vertige? Pour ne pas tenter son Père? Son Père! Il aurait fallu d'abord prouver que ce n'était pas Joseph le charpentier. Il hésitait à risquer son destin. - Orgueilleux? De sa misère! Dieu l'abandonnait: c'était d'abandon qu'il avait soif et faim! Mais, moi aussi, j'ai consenti à être abandonné de Dieu... Seul comme Lui. Désormais nous nous répondons l'un à l'autre. Il prétendait faire la volonté du ciel? Et moi? Si j'ai renié Dieu, n'est-ce pas

n'en avait pas besoin. Il

qu'il avait besoin d'être renié? - Je me suis adoré? il s'est bien fait, lui, un ver sous les pieds de toute créature. Ah! quelle volupté il a dû éprouver à se sentir piétiné, à être moins que rien! C'est pour avoir découvert cette douceur d'un orgueil inconnu qu'il est mon maître. Mon maître! Plus j'enfoncè en moi, plus je me sens jaloux de lui. Il a forcé l'entrée des cavernes du coeur. Il a extrait le ciel du fond de sa poussière. Oui! c'est pour cela que je le hais. -

Que suis-je après tout? le meneur du monde? Un beau monde en vérité! un peu trop facile à manier ^{pour} selon mon goût. Tandis que lui, son domaine à lui, c'est cet univers qui échappe à toute prise, qui m'échappe à moi-même, où la joie ne se discerne plus du dénuement le plus complet. Et la misère sans honneur est devenue la maîtresse du ciel et de la terre.- A ces sables mouvants du fond de l'être, non, je n'avais pas songé. Séduit par la beauté je n'en voyais que l'image et cet éclat auquel, comme des imbéciles, les hommes courent et succombent.- Prince du monde! Oui! Mais lui, il est le roi de la réalité.- Et qu'importe! Homme ou Dieu, c'est au fond de l'exil où il s'est réfugié qu'il me faut l'affronter désormais.

(Il tape du pied. Aussitôt apparaissent douze démons autour de lui).

Vous êtes là, mes enfants? Beaucoup de besogne aujourd'hui sur la planche.

1er démon - Mais patron elle ne nous a jamais manqué) la planche à piller - à piller la terre.

2ème démon - Et pour ma part, je ne m'en suis jamais plaint.

3ème démon - Fleint! Tu te rappelles quand nous habitions le ventre du Gérasénien et que le prophète nous a fait déguerpir? Au total, on était encore mieux dans les cochons que dans l'estomac du bonhomme.

(ils s'esclaffent)

4ème démon - Et ce qu'on a pu rigoler, hein! en dégringolant?

5ème démon - Et la chanson qu'on a composée. Tu t'en souviens Magog?

(Pendant que Satan rêve les démons chantonnent)

5ème démon - Gérasène! Gérasène

5ème démon (reprend) Gérasène au bord du lac

7ème démon - On s'en souviendra d'Arsène.

8ème démon - D'Arsène et de ses cochons.

9ème démon - Il avait le diable au sac

10ème démon - Et le nez en cornichon.

11ème démon - Gérasène, Gérasène!

12ème démon - Rassérène tes jambons

SATAN Restez donc tranquilles, idiots! Vous n'êtes tout de même pas possédés, vous aussi, pour vous agiter sans cesse. Un peu de dignité, je vous prie! Comme si je n'avais pas assez de raisons ^{d'y penser} à ce rabbi de malheur! Il faut que vous en remettiez. Ah! de grâce, ne ramenez donc pas tout le temps la conversation sur lui! - Ou plutôt si, ne cessons plus d'y songer; mais que ce soit en vue d'un de ces tours dont ses fidèles se souviendront.

1er démon - Vous n'êtes pas content de nous, patron?

SATAN Content! Il s'agit bien de ça. N'avez-vous pas encore compris qu'un nouveau domaine vient d'être livré à ces imbéciles de la terre? Et que nous n'y sommes pas entrés? Et que si nous n'y entrons pas le monde va nous craquer dans les doigts comme une bulle?

2ème démon - Une bulle du pape.

SATAN Est-ce que vous aurez bientôt fini avec vos nigauderies? Vous me rappelez cette espèce de petit poète parisien qui se donne comme archange parce qu'il se promène en jonglant avec des jeux de mots et qu'il a deux vitres en guise d'ailes.- Finis les charades et les calembours! Nous jouissions en paix; ce printemps n'est plus.

2ème démon - C'est vrai! On paissait à gogo.

SATAN Tais-toi, pour la dernière fois! Ou tu iras rejoindre ceux qui se traînent
autour de la belle Hérodiade enveloppée dans ses serpents.

12ème démon - Eh bien soit patron! On fait comme les hommes: on vous déclare la paix.

SATAN Vous parliez de ~~l'histoire~~ du Gerasénien tout à l'heure. Vous le savez
comme moi: le responsable de ces balivernes, c'était encore Jésus.

(A ce nom, irrésistiblement, tous se prosternent)

Et vous voyez l'homme que c'est! Pas même moyen de prononcer son nom sans
fléchir le genou. Je vous le dis, nous n'avons jamais eu sur terre un pa-
reil ^{emi} ~~emi~~. Mais patience! Quand je suis sorti du ciel, c'est avec toutes
mes armes. Aussi je vous ^{le} garantis, il n'a pas fini de rire ce....

1er démon - Eh bien! Heureusement que vous vous êtes arrêté patron! Un peu plus on
allait se mettre encore à genoux.

SATAN J'ai besoin de vous. Contre ce juif. Un Juif! Je vous demande un peu! Un
Juif qui commence par mener une existence ignominieuse. Il échoue dans
toutes ses entreprises pour finir par être crucifié. Comme un assassin.
Et trois jours après sa mort, coup de théâtre! Il ressuscite. Par quel
moyen? Le mystère de son cœur m'est caché. Toujours est-il qu'ayant été
méprisé de tous, abandonné des siens, après sa mort, ils se découvrent
pour lui une confiance soudaine. - Quarante jours après, nouveau coup de
théâtre! Comme un de ces fakirs qui font pousser des arbres sous le nez
du public, il s'élève dans les airs à la vue de ses disciples.- Il faut
vous occuper d'eux maintenant. Moi, je me charge de sa mère. Sa mère! Et
qu'est-ce que je vais lui dire à sa mère? Il suffit que je l'approche pour
me sentir paralysé. Soyez tranquilles: je l'aurai bien, à la fin, elle
aussi. Par douleur interposée. Je m'y glisse. Et sitôt ébranlée, je lui
saute dessus; je lui crève le cœur. Ah! mais, voyez-vous, rien que d'y
penser, il y a quelque chose en elle qui me domine encore, qui me déroute.
C'est pourtant une femme comme les autres. Peut-être a-t-elle souffert un

peu plus. Mais après tout elle a un nez, une bouche, deux yeux comme tout le monde. Et elle a l'air pôtée dans une autre matière. Tendre comme une fleur, dure comme une tour. ⁸ et répandant de ces parfums! On se croirait dans un jardin d'été. En même temps, elle est comme une armée rangée en bataille. Ah! Pierre, Jean, Jacques, Mathieu, Philippe, Thomas, c'est pas malin de les rouler ces gars là comme de bonnes pâtes ^{J'houais} qu'ils sont; mais Marie! je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à la prendre. C'est un rempart solide, une eau transparente; ⁸ c'est un paysage d'hiver, incorruptible et glacé, qui m'échappe toujours. Et c'est un murmure de soleil et d'oiseaux, un essaim d'abeilles. Au point qu'elle me donne quelquefois la nostalgie de ce que je fus avec ce mélange enivrant que j'ai connu ^{tout} de ce que la terre contient de douceur et de grâce. ^{Jadis}

UN DEMON -

Attention! patron. Vous êtes en train de devenir amoureux.

SATAN

Amoureux! Je la hais. C'est la seule créature que je hais ⁸ sans réserve. En face d'elle je me sens privé de tout, hormis ma haine. Je vous le dis: un esprit inhabite par qui la terre et l'enfer sont jugés. Je la déteste d'avoir mis cet homme au monde, ^W mais peut-être encore plus d'être la plus abandonnée des créatures, la plus effacée. C'est un verger secret où la Sagesse danse sans voile et sans ceinture. Et je ne respire plus que pour la dévaster.

UN AUTRE DEMON -

C'est-il pour nous, patron, que vous devenez lyrique?

SATAN

Ah! cessez donc de ricaner. Si vous aviez un regard aussi aigu que le mien, vous ne railleriez plus. Les puissances du ciel sont conjurées contre nous dans cet être de chair et de sang. S'il l'emporte, nous ne serons plus que des anges pour rire. - Comprenez donc que c'est à cause d'elle que j'ai récusé le Seigneur. Il me l'avait annoncée et que j'aurais à m'y soumettre. J'ai préféré la solitude et d'être exclu du bonheur éternel plutôt que de m'incliner dans ma nature d'ange devant une fille des hommes.

UN DEMON - Et que devons-nous faire à présent?

SATAN - Vous jouerez dans leurs coeurs les airs du désespoir. Moi, je vais m'affabler des défroques de la pitié. Ah! ils aiment maintenant celui qu'ils ont laissé tuer. Trop tard! mes amis. Vous n'avez pas osé le suivre quand il vivait. Que votre mémoire s'éteigne dans son sacrifice inutile!

II

(La scène est sur la rive du Jourdain, face au mont de la Tentation, de l'autre côté de la plaine de Jéricho, à l'endroit où Jean a baptisé Jésus. - L'archange Gabriel et l'archange Michel conversent ensemble au bord de l'eau).

GABRIEL - Sois tranquille, Michel. Elle ne cédera pas.

MICHEL - Mais ils sont si faibles! Est-ce que je ne devrais pas appeler mes légions pour les secourir?

GABRIEL - Non! Il leur fait descendre encore plus avant dans leur faiblesse. Tu le sais bien: c'est quand ils semblent tout à fait perdus qu'il lui plaît de paraître. Alors tout se dénoue sur un signe de Lui.

MICHEL - Comme ils doivent trouver ce jeu cruel!

GABRIEL - Ce n'est pas Dieu. C'est eux qui l'ont choisi. La terre est devenue le champ de la mobilité depuis l'inconstance de leurs premiers parents. Cette belle terre! Et Dieu qui l'avait faite pour s'y promener comme dans un jardin! Son jardin dangereux et toujours menacé, Ils ont aidé le diable à le défaire.

MICHEL - Quelle étrange histoire! On dirait un beau livre.

GABRIEL - Oui! Et le temps s'y déroule sous nos yeux comme une musique légère. Qu'aurions nous fait si nous n'avions eu à jouer notre rôle dans cette symphonie d'images? Ah! je me rappelle le jour où je suis entré dans la maison de la petite Marie. Elle était dans sa chambre. En prières. - Elle est toujours en prières. - Ce jour-là, on n'entendait que les sanglots de son coeur. Elle disait au Seigneur de faire d'elle ce qu'il lui plairait. Elle le suppliait de sauver son peuple. Et c'était toute la terre qui se pressait dans ses sanglots: la terre d'avant la

depuis

W. Larmy d

faute. Moi, je n'osais pas rompre ce silence adorable plein de bruit. Alors je lui dis timidement: "Je vous salue Marie". Elle leva les yeux sur moi. Elle ne paraissait pas surprise. Les choses du ciel lui semblaient aussi simples que d'aller puiser de l'eau à la fontaine. "Vous êtes pleine de grâce, repris-je, le Seigneur est avec vous".- "Que sa volonté se fasse", me dit-elle, je suis sa pauvre servante. Mais pourquoi vous adressez-vous à moi? Je suis une si petite fille. J'en suis même à me demander comment Joseph a pu me choisir. Tant d'autres étaient plus dignes de lui".- Je lui annonçai alors que le ciel voulait épouser la terre. Et c'est en vous que Dieu doit enfanter son Fils, ajoutai-je. Elle baissa la tête avec un charme enfantin.- "Mais comment?" reprit-elle, Joseph est un grand père pour moi".- Je l'assurai qu'elle avait trouvé grâce devant l'Esprit. Alors elle me regarda sans rien dire. Mais son regard était tout changé; ce n'était plus un regard de la terre. Un frémissement de son âme avait suffi. Et le Verbe avait pris chair.

MICHEL -

C'est depuis ce jour-là, Gabriel, qu'il m'a fallu tenir constamment sous ses yeux l'image de l'ignorance et de la méchanceté humaines. Pauvre Marie! Toute l'histoire de la terre a donc tourné autour de son consentement, de sa fragilité. Depuis Eve c'est une marée qui monte. Maintenant c'est un flot qui descend. Et ce qui le compose, c'est cet incessant mouvement des hommes, ce ~~perpétuel~~ *perpétuel* va et vient de chutes et d'ascensions dont on ne saisit le dessin qu'en regardant le Verbe. Et maintenant les voici seuls de nouveau, prêts à toutes les lâchetés.

GABRIEL -

Qu'importe Michel! Songe à ce lieu sacré que nous foulons. C'est ici que le Seigneur s'est humilié jusqu'à accepter l'onction des mains d'un homme. Et là-bas, en face de nous, il permit à Satan de le tenter. Déjà, jadis, c'est entre ces rivages et le pied de ce mont que Jéricho, pour laisser le peuple élu entrer dans la terre promise, s'est écroulée. Il ne s'agit plus à présent du retour d'Egypte ni du baptême du Christ, mais de l'expansion du Royaume à toute la terre. Et voici qu'une nouvelle fois elle va s'ébranler devant le mont de

la Tentation la vieille Jéricho qui déroba le soleil aux yeux des hommes. Ici, la faiblesse, deux fois, a triomphé de la force. Pourquoi t'inquiéter? Deux fois déjà les bords de ce fleuve ont vu s'accomplir la Promesse: celle du Père, puis celle du Verbe. Et la colombe de l'amour s'est déjà posée sur ces eaux.

II 0

(La scène est à Jérusalem, au soir du même jour, dans la salle du Gésacle. De nombreux disciples y sont réunis. La Sainte Vierge est au milieu d'eux. Le soir tombe).
nuit

JEAN - Eh bien! Pierre! as-tu confiance enfin?

PIERRE - Mais tu sais bien que j'ai toujours eu confiance. Je me demande seulement s'il n'est pas trop grand pour nous.

JEAN - Que veux-tu dire? Ne s'est-il pas abaissé jusqu'à laver nos pieds dans cette chambre même?

PIERRE - Ah! Jean, Tu sais bien qu'il voulait nous montrer ce que nous devons nous faire. Mais comment s'occuperait-il encore de nous? Il est dans le sein du Père. Nous ne pouvons plus ~~encore~~ de son intimité.

ANDRE - Je suis de l'avis de Pierre. Comme nous sommes seuls à présent!

PHILIPPE - Qu'allons-nous devenir? Tu ne sens pas Jean, à quel point nous sommes désarmés en face d'un monde hostile?

BARTHELEMY - Tout Jérusalem hurle contre nous. Et quand ils ne hurlent pas, ils raillent notre candeur.

PHILIPPE - C'est encore pire.

MATHIEU - L'autre jour, je passais devant l'Antonia. Des gens m'ont reconnu: "Hé! publicain, crièrent-ils, il est bien mort ton roi?". J'essayai de plastronner. "Sûr, que je répondis; mais il est ressuscité aussi. Il est monté au ciel sous nos yeux". Ils éclatèrent de rire. "Les beaux jobards que vous faites", dirent-ils. Et les enfants se mirent à me jeter des pierres comme à un chien galeux.

JACQUES D'ALPHÉE - C'est vrai ce que dit Mathieu. On ne peut plus se montrer dans les rues.

On dirait que depuis sa mort l'irritation du peuple n'a cessé de grandir. Ainsi, hier, je remontais le Tyropéon. Une vieille femme ^{gk} passait sa mule devant elle. Elle avait l'^{air} inoffensif. Quand elle m'a vu: "Ah! toi aussi, tu étais de ses gens, me cria-t-elle; on devrait vous crucifier comme lui, tant que vous êtes. Depuis votre maudite histoire, les soldats ne cessent plus de nous inquiéter. J'ai encore eu la police chez moi ce matin". Elle finissait par amener tout le monde contre moi. Et c'est ainsi sans cesse. Chacun nous en veut, n'est-ce pas Simon?

SIMON LE ZÉLOTE - Oui! oui! tous les gens nous accusent d'être cause de leurs mécomptes.

Et Dieu sait si le ciel et la terre s'entendent pour tout gâcher en ce moment.

JUDE La pluie qui ne cesse pas! Les brouillards qui font tomber les premiers fruits! Les torrents qui débordent! Les vaches qui crèvent! Les fermes qui brûlent! La famine à présent nous menace.

JEAN Mais c'est peut-être le châtimeut du ciel!

PHILIPPE Ils prétendent que c'est nous qui déchaînons les éléments.

BARTHELEMY - Oui! ils nous accusent de nous venger en jetant des sorts sur leurs champs, leur bétail. C'est Jésus, pour eux, qui empoisonne les puits, qui incendie les vergers.

SIMON Et comment les détromper? Tout nous accable!

MATHIEU D'ailleurs, les Pharisiens entretiennent soigneusement le trouble dans les esprits. Je crois qu'ils préparent une expédition pour la nuit prochaine. Ils disent qu'ils veulent sauver le peuple en nous exterminant.

PHILIPPE qui sait s'ils ne viendront pas troubler notre réunion ici-même?

JACQUES Un jour de Pentecôte! Ils sont bien trop superstitieux.

THOMAS Mais vous n'entendez pas? Quel brouhaha sous la fenêtre!

(On entend en effet un grand remous mais aucun cri ne s'en échappe).

MATHIEU N'en doutez pas. Ils sont là qui nous cornent. Et s'ils ne touchent pas à nous aujourd'hui, c'est à cause des fêtes. Mais maintenant qu'ils connaissent le

chemin, soyez-en sûrs, ils ne nous laisseront plus en paix.

SIMON Ils nous cracheront dessus en attendant d'avoir nos têtes.

JEAN Eh bien! ce serait beau de partager ainsi le sort du Seigneur.

ANDRE Le Seigneur a plutôt besoin que nous vivions pour parler de lui.

JACQUES Bien sûr! Si nous tombons aux mains de la foule et qu'elle nous lapide, qui se souviendra de son nom?

PHILIPPE Il serait peut-être prudent d'avoir l'air de le renier en attendant des jours plus favorables.

ANDRE Nous sommes tellement seuls à présent....

PHILIPPE Je vous le disais! Que peut-on contre une foule? En mourant Jésus nous a laissés comme témoins de sa vie. Si nous mourons, nous, il ne restera plus rien, ni personne.

THOMAS Peut-être qu'il ^{finira} pourra quand même par nous envoyer du secours!

MATHIEU En tout cas, ce n'est pas son temps encore. Et en attendant, nous allons avoir bien des épreuves à soutenir. Le pourrons-nous?

Philippe
JACQUES D'ALPHEE - Si nous parlons?

BARTHELEMY Faisons plutôt les morts. Ils se laisseront peut-être à la fin de murmurer sous des vitres closes.

(On entend à ce moment des injures éclater. Une mêlée se produit dont on distingue seulement quelques cris: "Ce sont des imposteurs, des assassins! nous avons eu le faux Christ. Nous voulons leur tête aussi. Oui! oui! leur tête, et leur coeur!")

JEAN Mes frères! Si nous nous mettions à prier!

PIERRE C'est cela. Prions. Demandons à Dieu qu'il nous délivre tous: son peuple avec nous. Et qu'il fende le ciel avec une épée flamboyante!

(Tous se mettent à genoux. Plusieurs gémissent et pleurent. Des pierres tombent dans la chambre. Des morceaux de vitres cassées).

ANDRE (à mi-voix) - Nous nous sommes fait illusion. Qu'en penses-tu, Thomas?

THOMAS J'avais bien cru pourtant mettre mon doigt dans ses plaies. Il est vrai que j'avais si grande envie de croire.

PIERRE - Peut-être n'est ce pas lui que nous avons vu sur le rivage!

BARTHELEMY Et tout de même ces poissons! Notre filet en était ~~tout~~ plein.

JACQUES Et il nous a parlé comme nous nous parlons.

THOMAS - Nous étions captifs de nos songes

(Pendant ce temps le murmure sous la fenêtre continue)

PIERRE - Marie! Notre devoir ne serait-il pas d'avoir pitié de ces pauvres gens? Il faudrait peut-être leur dire quelque chose. Peut-être devrions-nous abandonner votre Fils un instant pour calmer leur colère! Ecoutez-les, comme ils blasphèment! Un pareil jour!

JACQUES - Sûrement Marie! il faut avoir pitié de ces malheureux. Ils sont en train de se damner.

(Marie baisse les paupières et pleure)

ANDRE - Pourquoi ne dites-vous rien, Marie? Vous voyez notre angoisse. Ce ne serait pas répudier Jésus que de dire un mot pour calmer la foule. Il a bien eu pitié de ses bourreaux. Et puis nous sommes si seuls! Nous avons tant de motifs de crainte.

MARIE - Allons! mes enfants! redoublons de fervour. La nuit nous enveloppe. Que Dieu étende sa paix sur cette foule aussi. Et qu'en souvenir de mon Fils nous commémorions la Loi une dernière fois!

(Aussitôt le tumulte sous la fenêtre s'apaise. On entend simplement sur le murmure qui décroît se détacher quelques mots: "Laissons-les, ce sont des fous. Bonne fête. A demain")

SIMON - On dirait que Dieu vous a entendue, Marie!

MARIE - Il n'a pas besoin de nos paroles. Il connaît nos coeurs et nos reins mieux que nous.

PIERRE - Mais alors, pourquoi nous avoir laissés en proie à ce peuple furieux?

MARIE - Peut-être voulait-il éprouver notre amour! Nous ne l'aimons pas assez.

PIERRE - Vous savez bien que je l'aime. Mais c'est curieux! le diable me fait dire des

mots que je regrette ensuite, mais qui aussitôt m'entraînent d'autres après eux.

JACQUES - Moi aussi, je suis toujours manœuvré. Quelqu'un parle à ma place. ^{Et} souvent il agit malgré moi.

BARTHELEMY Et dans la rue, quand on est entouré de gens qui hurlent, est-ce qu'on s'appartient encore?

MATHIEU - Moi, j'ai toujours le sentiment d'être un théâtre et non un homme. Parfois j'écoute monter ma voix avec angoisse.

SIMON - Nous sommes tous pareils, mes amis: ^{Terriblement faibles} dans les mains du démon.

(La nuit est tout à fait tombée. On n'entend plus que le murmure des prières. Puis un grand silence qui dure).

JEAN - Ah! Pierre! nous avons bien failli le renier une fois de plus. Sans le secours de Marie! Nous sommes moins fidèles au Seigneur que l'ingrat Israël à sa vieille histoire.

(Il se forme alors dans le Cénacle de petits groupes. Les apôtres, agités, se parlent entre eux).

PIERRE - C'est vrai Jean! Il ne m'a donc pas suffi d'avoir tant de chagrin pour l'avoir renié juste avant qu'il nous quitte? Mon pauvre Jean! je ne me corrigerai donc jamais de mes défauts.

PHILIPPE - Ni moi des miens! Je me sens lâche comme au premier jour. Comme quand j'étais petit et que je ne pouvais pas rester seul à la maison. J'inventais des histoires pour que nos parents ne s'en aillent pas. C'est comme ça que j'ai commencé de mentir. ~~Et~~ de me mentir à moi-même. Comment a-t-il pu me supporter si longtemps? Mais le pire, voyez-vous, c'est que ni sa vie ni sa mort n'ait rien changé en moi.

JEAN - Il y a tout de même quelque chose de changé, puisque maintenant tu reconnais tes torts.

PHILIPPE - Bien sûr que je les connais, mais je n'ai pas la force de les abandonner. Ah! Jean! c'est à désespérer. Je ne suis bon à rien qui vaille. Il y a des jours,

vois-tu, où j'ai envie de redevenir un pécheur comme avant.

PIERRE - C'est vrai! Le dégoût me prend, moi aussi, de faire profession d'aimer le maître. Si je l'aimais, est-ce que je ne serais pas devenu meilleur? Il me semble que je joue la comédie, quand j'invite les autres à pratiquer ^{des} vertus que je n'ai pas. Alors j'ai l'honneur ^{ou} de moi-même.

JEAN - Sois patient, Pierre! Jésus a bien été patient pour nous. Si quelqu'un nous souffle d'être excédés de nos misères, crois-moi, ce n'est pas lui.

PIERRE - Le diable peut-être? Je n'y crois guère à ton diable. Tout éveillés nous avons traversé un rêve, ça oui! mais qui n'a pas entamé notre cœur. Je me demande ce que le diable peut bien avoir à faire là-dedans.

ANDRE - Oui! oui! nous sommes pareils aux Pharisiens: prêts à nous asseoir dans la chaire de Moïse, mais incapables de remuer le doigt pour ^{aider à} faire ce que nous commandons.

SIMON - Et toujours disposés à condamner ceux qui ne le font pas.

JEAN - Mais non Simon! Il ne faut jamais condamner ni nous ni personne. Rappelle-toi ce que le Seigneur nous a dit au sujet du pardon.

PIERRE - Le pardon! le pardon! Ah! vois-tu Jean! il y a des jours où je ne peux plus me supporter sous ce masque d'apôtre. Aujourd'hui, vraiment, je n'en puis plus.

(Il sort emmenant André avec lui)

JEAN - Seigneur! Ecartez d'eux la tentation. Faites-les meilleurs, mais surtout faites-les plus patients. Et protégez moi, aussi, mon Dieu, contre moi-même, que mon trop faible amour ne me soit jamais un prétexte pour m'éloigner de vous!

BARTHELEMY à Jean - Pourquoi s'en vont-ils?

JEAN - Le diable essaie de les décourager.

PHILIPPE - C'est vrai! Tout à l'heure Pierre disait qu'il était fatigué de se sentir tous les jours incapable de faire ce qu'il aime.

MATHIEU - J'éprouve cela, moi aussi. Mon avarice me dégoûte. Et pas moyen de la secouer. Quand je suis tenté de donner quoi que ce soit, aussitôt il se fait comme un

calcul en moi pour me prouver que j'ai tort, que ce que je donne va me manquer. Je n'arrive pas à me défaire de mes habitudes de publicain. Parfois j'en veux au Maître de ne m'avoir pas encore délivré. Je suis toujours en train de faire des comptes. Je n'y puis rien.

MARIE - Allons Mathieu! Ne charge pas mon Fils. Et ne te décourage pas. Il finira bien un jour par te délivrer, toi aussi de toi-même.

MATHIEU - Oui! mais en attendant... Ah! je voudrais arracher mon cœur pour renaître.

BARTHELEMY - Et moi! Croyez-vous que le vieil homme soit mort en moi? Non! non! Tous mes vieux désirs, je les sens encore qui s'agitent. Ne m'en veuillez pas, Marie, si je l'avoue; mais parfois j'en viens à douter de la puissance de votre Fils.

MARIE - Sois patient Nathanaël! Il te faudra peut-être un jour la donner ^{lui} pourtant cette chair qui te donne tant de troubles. Et tous tes péchés te seront arrachés d'un seul coup. Rappelle-toi l'ombre du figuier où tu reposais quand il t'a fait signe de le suivre.

BARTHELEMY - Je le sais bien. Mais depuis quelque temps, voyez-vous, mon histoire est comme une morte à mes yeux. Je n'ai plus de courage. (Il sort)

JACQUES LE MAJEUR - Et que devrais-je dire, moi! Quand j'aspire encore à être le premier de tous. J'ai beau faire, l'orgueil qu'il condamnait en moi est intact dans mon cœur. Non! Dieu n'a rien fait pour m'en soulager. Je veux bien patienter encore, en souvenir de lui. Mais si cela continue, et que cette force mauvaise ne se déracine pas de moi comme je le voudrais, alors, je vous le dis, bonsoir à tous. Si le ciel ne sarcle pas mes ronces et mes orties, c'est que nous nous sommes tous trompés. Il n'y aura plus qu'à reprendre notre vie d'autrefois.

JACQUES LE MINEUR - Jacques a raison. A quoi bon insister! Nous sommes tous pareils à ce que nous étions avant qu'il vînt.

JUDE - Quand nous espérions encore qu'il apportait la gloire ^a d'Israël et à nous la puissance. Ni dans le monde ni en nous, rien n'a changé. Un peu plus haïs des

Juifs et des Romains, voilà tout. Voulez-vous que je vous ^{livre} dise le fond de ma pensée? Il n'était pas celui que nous attendions.

MARIE - Oh! Jude. Aie pitié de mon cœur. Il nous a tant aimés.

JUDE - Pardonnez-moi, Marie. Je me laisse emporter. Mais c'est que sans cesse j'y songe à notre histoire. Je vois le peuple livré comme avant à ses persécuteurs et nous-mêmes qui passons maintenant pour ennemis à ses yeux. - Aidez-moi. Je ne sais plus que croire.

JEAN - Il nous l'avait bien dit pourtant qu'on nous haïrait à cause de lui. Rappelez-vous. Il ajouta ^{it} même que ceux qui nous feraient souffrir prétendraient plaire à Dieu.

JUDE - N'importe! Moi, je n'ai plus le courage de poursuivre. Qu'il nous donne un peu de force si nous devons continuer cette lutte.

JEAN - Mais Jude! Peut-être n'est-ce pas de force que nous avons besoin tant que d'a mour. Nous n'avons qu'à l'aimer. Jusqu'à mourir s'il le faut.

(Alors une voix s'élève dans le silence du Cénacle. Elle monte de la rue comme une imprécation. Les apôtres qui étaient sortis rentrent doucement).

LA VOIX - Traîtres! Faux Juifs! Vous n'échapperez plus à la justice de Dieu. Vous avez choisi le jour au Sinai pour vous réunir. Je vous annonce que vous n'aurez plus désormais dans Jérusalem ennemi plus fidèle que moi. Il est mort votre Christ. Il est bien mort. Son imposture ne lui survivra pas. Mais Jahweh subsiste. Finis vos sacrilèges. Idolâtres! Les tortures vont commencer. ~~et~~ je n'ai pas l'habitude de mentir. *woy moi!*

(La voix se tait; le silence se rétablit)

ANDRÉ à PIERRE - Tu reconnais cette voix?

PIERRE - Bien sûr! Il n'y en a pas de pareille dans tout Jérusalem.

Plusieurs - Qui est-ce? Qui est-ce?

JEAN (d'une voix tremblante) - C'est Saul de Tarse.

JACQUES - Que nous reste-t-il donc à faire?

- PIERRE - Nous en all^{ons}. ~~Bu~~ ^{pour} ~~meins~~ ^P pour un temps. Nous gagnons le lac, là-bas nous sommes chez nous. En sûreté. Parmi ceux qui l'ont connu peut-être en est-il qui nous attendent, ~~qui désirent~~ nous suivre...
- MATHIAS - Ecoutez-moi mes frères. L'Esprit, ce matin, vous a soufflé de me choisir. Je remplace Judas. Est-ce pour cela? Je suis abreuvé de visions. J'ai beau faire: je ne puis les éloigner de mes yeux. Tenez: En ce moment même elles se pressent en foule. Est-ce l'Esprit? Est-ce Judas qui s'acharne à me décourager? - Allez! nous sommes tous coupables. L'Eglise grandira malgré tout. - Mais, de cela non plus je ne puis m'empêcher. Non! je ne peux pas m'empêcher de vous exhorter. Et je sais bien, allez! que mes paroles sont inutiles. Le mal l'emporte. C'est à la défaite que nous courons.
- PIERRE - Explique-toi, Mathias. Cette Eglise dont tu parles, quelle est-elle?
- MATHIAS - Un peuple entier qui sort de nous. Un grand corps sur le monde. Mais il nous faudra beaucoup souffrir pour elle.
- BARTHELEMY - Quoi! encore souffrir!
- MATHIAS - Autant que Jésus.
- MATHIEU - Mais ne dis-tu pas que nos souffrances ne peuvent rien? C'est toi qui l'as dit.
- MATHIAS - Nous ne pouvons plus nous ^Jrefuser. Nous ferons ce que nous saurons qu'il est vain de faire.
- JACQUES - Tes paroles sont plus obscures encore que tes visions.
- MATHIAS - Ce n'est pas moi qui parle. C'est cette foule qui naît de nous comme un enfant.
- PIERRE - Explique-toi donc. Toutes les puissances du ciel et de la terre s'entendent pour nous terrifier.
- MATHIAS - Oui! le démon est fort. Il joue son jeu dans tous les coeurs. Quel jeu étrange! Il est partout. Des empereurs s'amuse à nous voir torturés. On nous livre aux bêtes. Les cirques regorgent de cadavres. Je vois, ah! des choses plus effroyables encore: Des chrétiens flambent comme des torches. Il y en a qu'on attache à la queue des chevaux. Ils sont emportés autour des Colisées pleins

de foules qui hurlent. Les empereurs ordonnent de nouveaux sacrifices. Pour rien. Pour s'amuser. De ces brasiers vivants un peuple entier s'enchanté.

SIMON Il y aura donc beaucoup de chrétiens après nous?

MATHIAS - Oui! Notre descendance se répand comme un fleuve. Il coule à la mer. Il y mêle ses flots. Mais sur tout son parcours ce ne sont que gémisséments. Tantôt rivière, tantôt torrent, il se perd sans cesse. Il renaît toujours.

MATHIEU - Et combien de temps ces épreuves durent-elles?

MATHIAS - Autant que nous; que ceux qui nous continuent après nous. Tantôt dans un lieu, puis dans un autre. C'est un fleuve qui roule. Et son repos, c'est de nos douleurs que nous le composons.

JEAN - Mais notre Christ?

MATHIAS - Il souffre par nous, dans son peuple qui le renie jusqu'à la fin. Il souffre dans nos corps. *By Leup.*

PIERRE - Il souffre par nous? Comment cela se peut-il? S'il demeure avec nous et si nous l'aimons, comment cela se peut-il? Ne va-t-il pas nous délivrer de nos misères?

MATHIAS - Jusqu'au dernier instant nous sommes comme des bêtes. Des tigres et des loups. En proie à nous-mêmes. Il pleure en vain.

PIERRE - Mais pourquoi est-il mort?

MATHIAS - Pour nous ouvrir un chemin vers une éternité dont nous avons à la fois et le désir et l'horreur.

JACQUES LE MINEUR - Horreur de notre éternité! que veux-tu dire?

MATHIAS - Jusqu'à leur mort ses disciples le trahissent. L'abandon où nous l'avons laissé se répétera comme une scène qui ne peut plus passer. Les hommes ne pourront plus se lasser de la redire. De la jouer. Indéfiniment. C'est là la pire de ses peines. Le démon la lui inflige à travers nous.

PHILIPPE - Mais si le démon doit l'emporter, à quoi bon cette lutte inégale?

MATHIAS - Je vais vous les montrer ces chrétiens qui trahissent. Dans leurs chefs. Dans

Dans leurs troupes. Ils parlent en son nom. Ils mentent. Ils pêchent en parlant. Leurs serments sont autant de parjures. Pour quelques uns altérés du martyre, les autres, par foules innombrables, invoquent la vérité pour faire triompher l'erreur. Au nom de l'amour ils écrasent la terre sous le poids de leur vanité. Le monde est perdu. Dans ses maîtres cupides, ses foules hébêtées, toujours prêtes à aimer qui les flatte. La comédie désormais c'est à l'ombre de la croix qu'elle se joue. C'est d'elle qu'ils vont faire commerce pour tout gagner : des places, de l'or, ~~et~~ des dignités. Le sacrifice du Christ, ceux qui se réclament de lui ne cesseront plus de commettre leurs crimes en son nom.

PHILIPPE - Mais si cela doit être, Mathias! je vous le demande ^{à tous} ~~ensems~~, à quoi bon continuer
Autant ensevelir le Christ dans nos coeurs!

JEAN - Tout est possible à Dieu. Il nous donnera la force contre un ennemi toujours prêt à l'outrage. *(C'est horrible, c'est le spectacle de votre division. Souvenez-vous bien ne vous unira plus.)*

MATHIAS - Non! non! ce n'est pas cela. Ah! je vous le dis: nous nous battons les uns contre les autres. Le père contre le fils. Les frères se haïront. A de certains moments, dans son corps survivant, il semblera ne rester plus rien de lui. La pourriture montera jusqu'au siège de Pierre. Des princes de la terre l'occupent. Ils pillent. Ils assassinent. Ils martyrisent leurs adversaires. Ils immolent l'agneau. Ivres d'orgueil, de luxure et de cupidité, ils louent l'innocence de l'agneau immolé. Ce sont des potentats hypocrites et rusés, des politiques ambitieux, des guerriers plus féroces que des fauves. Certains porteront l'inceste au siège suprême.

PIERRE - Dieu tolérera donc le scandale dans la maison de son Père?

MATHIAS - Il séparera au dernier jour le bon grain de l'ivraie. En attendant il consent à souffrir dans ses membres infirmes. Et dans la lâcheté pitieuse de ceux qui, malgré tout, s'efforcent à le suivre. L'échec de sa vie se poursuit jusqu'à la fin des temps. Il en est bien peu parmi les hommes dont le coeur puisse lui of-

frir un miroir fidèle. Chacun trahit, ^à sa façon. La méchanceté, l'avarice, la vanité bestiale des siens le harcèlent et l'assiègent. L'histoire entière, l'histoire n'est que le multiple aspect de notre trahison. Ah! croyez-moi! une immense banqueroute, une débâcle effrayante se prépare. Et l'amour sur cette mer d'erreurs est à peine un radeau, une planche ballottée dans le vent des naufrages et sur le point ^{toujours} ~~sans cesse~~ de s'engloutir dans les flots.

PIERRE e Mais alors! Mathias, que faire? que nous conseilles-tu?

MATHIAS - Je ne sais que vous répondre. Hélas! mes frères! je suis aussi désespéré que vous.

PHILIPPE - Partons. Le Seigneur saura bien nous retrouver s'il a besoin de nous.

MATHIEU - Ah certes! Si c'est pour engendrer une telle suite de maux, à quoi bon le récit de sa vie? répondre

PLUSIEURS - Bien sûr! C'est certain! Partons.

JEAN - Prenons du moins ce dernier repas ensemble. Qu'en dites-vous, Marie?

MARIE - Je vous écoute mes enfants. Vos paroles me déchirent. quoi! C'est là tout ce qui vous reste de mon Fils? Ce peu de confiance en vous; ce peu d'espoir en Lui?

Helon, mes enfants! Il faut vous ressaisir. J'ai pitié de votre désarroi. Mais que voulez-vous! Je ne vous donne pas raison. Mon Fils nous a dit de demeurer ici. Attendons! Et puis, quand nous a-t-il promis le succès, le bonheur, la fortune? Rappelle-toi Jacques. Il l'a dit à ta mère en propres termes: Ceux qui l'aiment il leur faudra boire son calice avec lui. - Mathias vous a tous effrayés. Y a-t-il pourtant dans ses visions matière à tant d'effroi? Est-ce que nous mêmes qui l'avons approché pourtant - et bien connu - est-ce que nous avons été dignes de lui? Pourquoi ceux qui viendraient après nous seraient-ils plus dignes que nous? L'annonce de mon Fils n'est pas que cette terre devienne jamais un paradis. Et l'attente d'une paix que le monde ne peut pas nous donner est un leurre qu'il ne nous a pas fait. C'est n'est pas pour rire, voyez-vous, qu'il nous a tant aimés. Mais pour nous donner le courage de nous supporter en dépit de nos faiblesses et de

notre misère. Il est venu comme une promesse vivante afin que nous ne perdions pas courage.- Et puis rappelez-vous quel grand événement nous fêtons! C'est aujourd'hui que Moïse a reçu la loi des mains de Dieu. Dans quelle impatience alors nos pères l'attendaient. Ils désespéraient eux aussi tandis que le prophète au milieu des nuages était caché à leurs yeux. Le jour même que Jahveh sortait de son silence en sa faveur, son peuple dressait le veau d'or contre lui.- Ne soyons pas comme eux, mes enfants. Et ils avaient pourtant plus de raisons que nous de s'impatiser. Dieu ne leur avait encore jamais parlé. Mais nous! Croyez-vous que nous pourrions l'oublier désormais? Et si nous ne pouvons l'oublier, pourquoi tant d'inquiétudes? Pierre le lui a dit qu'il avait les paroles de la vie éternelle. Depuis ce jour que n'a-t-il fait pour nous? N'est-il pas ressuscité des morts pour nous? N'est-il pas remonté sous nos yeux vers son Père? C'est à ces souvenirs qu'il faut être fidèles. Et non à vos craintes ou à votre impatience. S'il tarde, il a peut-être ses raisons. Il aime tant choisir dans notre vieille histoire les jours de ses révélations.- Offrons à Dieu ces prémices du pain, comme nos ancêtres l'ont toujours fait; comme nous l'avons fait nous-mêmes avec mon Jésus.- C'est ici la chambre où il s'est offert à vous avant de mourir. Nous y sommes seuls cette fois, mais tout de même réunis en son nom. Que dans le deuil de lui et notre solitude Dieu soit béni, pour le pain qu'il nous donne et notre réunion.- Allons! Pierre, remplace-le près de nous. Offre au Seigneur, pour lui, ces pains de la nouvelle moisson.

(Tous s'installent autour de la table. Pierre préside. Un silence. Puis la voix de Pierre s'élève humble et suppliante. Il présente à Dieu les prémices du pain.

PIERRE - Seigneur! nous vous offrons ce sacrifice en souvenir de ceux que vous avez daigné guider par vos paroles et par votre loi. Nous vous l'offrons comme une juste expiation. Bénissez-le. Jetez sur lui un regard favorable. Et daignez l'agréer comme il vous a plu d'agréer les présents de votre servi-

teur Abel le juste, le sacrifice de notre Patriarche Abraham et celui que vous a offert votre grand Prêtre Melchisédec. que ce pain devienne pour nous le corps de votre Fils bien-aimé Notre Seigneur Jésus-Christ qui, la veille de la Passion, en ayant pris dans ses mains saintes et vénérables, après vous avoir rendu grâces, le bénit, le rompit et nous le donna en disant: "Prenez et mangez, car ceci est mon corps". De la même façon, saisissant ce précieux calice dans ses mains saintes et vénérables, il le bénit et nous le donna en disant: "Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance qui sera répandu pour un grand nombre en rémission des péchés".- C'est pourquoi, nous souvenant de la bienheureuse Passion de ce même Christ votre Fils Notre Seigneur, de sa résurrection du Tombeau et de sa glorieuse ascension dans les cieux, nous offrons en mémoire de lui à votre Majesté suprême l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache, le Pain sacré de la vie éternelle et le calice de l'éternel salut.

(Ayant posé le pain, il élève le calice vers le ciel)- Alors la Vierge s'avance vers Pierre pour être communie. Elle se prosterne).

MARIE - Seigneur! nous ne sommes pas dignes que vous entriez sous notre toit, mais dites seulement une parole et nous serons guéris.

(Aussitôt un coup de vent souffle à travers le Cénacle. Le son d'une trompette éclate. Des langues de feu descendent sur les disciples. Un nimbe de lumière auréole dans la pénombre la Vierge et les Apôtres. Le Veni Sancte Spiritus s'élève tandis que tous communient des mains de Pierre. A la fin du chant ces mots retentissent :

Creator

Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Allez! Enseignez les nations. Baptisez-les toutes au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

(Les disciples répondent "Amen! Amen!". Le jour se lève. La foule au dehors entonne un immense alleluia pendant lequel le rideau tombe).

LA DESCENTE AUX ENFERS

(Mystère)

Robin et Marion se promènent dans la vallée de Josaphat, constellée de tombes sous la lune. Par instants ils se mettent à danser, Marion avec enjouement, Robin sans conviction.

ROBIN - Nous n'irons plus au bois. / Les lauriers sont coupés.

MARION - La belle que voilà ira les ramasser. / Pour les jeter aux pieds de son Robin qu'elle aime.

ROBIN - Et Robin qui pleurait / sourira dans sa peine.

MARION - Et tra deridera. / Robin. Robin. Robin.

ROBIN - Ne voit plus Marion.

MARION - Comment! tu ne me vois plus? Et moi qui t'aime tant. Tu ne m'aimes plus Robin? Qu'est-ce que je t'ai fait?

ROBIN - Ah! Marion. Pense donc à tout ce qui vient de se passer. Plus j'y songe et plus je me dis à présent que la vraie vie, eh bien! ce n'est pas de rire ni de chanter, ni de pleurer ou de s'embrasser. Il y a autre chose, j'en suis sûr.

MARION - Qu'est-ce que tu veux dire Robin? Il faudrait peut-être nous établir.

ROBIN - Non! ce n'est pas cela. Il y a quelque chose qui me tourmente et je ne sais pas ce que c'est. Et, en même temps, je me vois m'en aller sur des routes de fleurs.

MARION - Dans les bois nous n'irons mie
Dans les bois nous n'irons plus.

ROBIN - Dans les bois et par les rues,
Robin s'en va sans sa mie.

MARION - Robin! Méchant Robin! Et qu'est-ce que tu veux faire de moi? Tu sais bien que mon seul plaisir c'est de te plaire.

ROBIN - Pardonne-moi Marion! Je chante malgré moi. Mais, vois-tu, pauvre Marion! il ne s'agit plus de se plaire. Tu n'as pas entendu tout à l'heure cette espèce de coup de tonnerre? Et la terre qui s'est mise à trembler? Si je me suis laissé aller à danser avec toi, c'est que je n'en pouvais plus. - Je n'en peux plus, ma pauvre

Marion; je me sens devenir fou. Pour sûr qu'ils sont bien coupés, nos lauriers. Et ils ne sont pas près de reflleurir.

MARION - Mais qu'as-tu Robin? Un coup de tonnerre, il n'y a tout de même pas là de quoi changer une vie.

ROBIN - Ces morts qui sont sortis de leurs tombes Marion! Tu ne les as donc pas vus? Moi, j'ai beau faire, je n'arrive plus à me débarrasser de leurs fantômes. Nous serons comme ces morts un jour, ~~nous aussi~~. Et, de reposer dans la terre, cela ne signifiera donc pas pour nous le repos. Et si nous ne reposons pas dans la terre, qu'est-ce que nous faisons ici en ce moment? Chanter, danser, après avoir peiné à garder ses brebis; puis, aller se remettre au lit pour dormir: c'est ça notre vie. Ah! ce n'est pas ma faute, Marion, si je n'y crois plus. [A ce moment, dans une tombe béante auprès d'eux, un mort remue. (Tu entends, là, près de nous.

MARION (recule épouvantée)

Robin!

ROBIN - Monsieur le mort! Est-ce que vous auriez des reproches à nous faire? Parce que, vous savez, nous deux Marion nous n'avons jamais porté tort à personne. Nous sommes de Béthanie. Et la preuve qu'on est des braves gens, c'est que Lazare avant de mourir la seconde fois s'est dérangé exprès pour nous. Il voulait qu'on se marie. Vous savez bien, Lazare, celui qui avait été ressuscité par le rabbi! Mais maintenant nous n'avons plus guère envie de nous marier.

MARION - Oh! que si! Et plus que jamais, Monsieur le mort. Puisqu'aussi bien on doit tout de même mourir, mieux vaut qu'on ait eu un peu de bon temps, n'est-ce-pas? Et puis, vous savez, on vous demande de nous répondre, mais on aimerait encore mieux que vous ne disiez rien. On n'est pas habitué, nous autres, à entendre remuer les morts. C'est déjà bien beau qu'on se soit tenu debout quand on a vu notre ami, l'autre jour. Si vous saviez comme il sentait mauvais! Et les bandelettes qui étaient serrées, serrées, elles ont éclaté tout d'un coup. Tu te rappelles, Robin, ce qu'on a pu avoir peur!

(A ce moment le mort écarte le linceul qui le couvrait. Robin et Marion le voient

dans la lumière de la lune).

MARION - Mais c'est....

ROBIN - C'est toi Lazare!

LAZARE - ^{Allez!} N'ayez pas peur, mes amis. Un jour viendra où vous serez comme moi, vous aussi. Ce que je me demande, par exemple, c'est ce qui a bien pu vous pousser à venir chanter dans cette vallée de la mort. Vous ne savez donc pas que nos lèvres y sont glacées?

ROBIN - Dieu nous pardonne Lazare! Nous sommes venus en baguenaudant. On avait tant à se dire. Si tu savais ce qu'il s'est passé de choses depuis ce matin que le rabbi a été crucifié! Parce qu'ils ont tout de même fini par le crucifier.- quand on pense que c'est lui qui t'avait fait sortir de terre! Enfin, depuis qu'il est mort, le ciel s'est obscurci, la terre s'est mise à trembler, et c'est seulement quand on a revu la lune qu'on s'est aperçu soudain qu'on était par ici. Marion à force de faire des projets, moi à cause de mes songeries, nous n'avions pris garde à rien. Mais, crois-moi, c'était pas pour offenser les morts qu'on fredonnait. Oh! non. C'est de lui-même que le fond de notre cœur est remonté en chansons.

LAZARE - Vous ne saviez pas pourquoi vous chantiez?

ROBIN - Eh bien! non. Surtout qu'on était un peu abattu de la mort du rabbi.

LAZARE - Croyez-moi, c'est justement pour cela. Moi aussi, voyez-vous, il m'a suffi que Jésus pleure pour que je sente une bonne chaleur me gagner et qui s'est mise à rayonner jusqu'au bout de mes doigts. Alors mes pieds tout à coup, le sang y a afflué et j'ai eu de nouveau envie de m'en servir, de me tenir droit sur la terre. Oui! quelques larmes de lui et la vie s'est remise à couler.

ROBIN - Eh bien, c'est cela! Tout à l'heure, j'ai senti aussi quelque chose de doux qui s'est emparé de moi. Et c'était si doux que ce que j'aimais auparavant m'a paru tout à coup fade, mais fade, j'en avais envie de me cacher. Et en même temps j'é-

tais attiré

j'étais comme attiré par quelqu'un sans savoir qui. Mais maintenant que tu me l'expliques, bien sûr, tout est clair. Et pourtant je ne lui avais guère prêté attention quand il vivait. Mais tu sais bien comme c'est dans ce monde de misère: les plus grandes choses peuvent vous passer sous le nez, c'est à la réflexion seulement qu'on y prend garde.

MARION - Puisque vous êtes d'accord vous deux Robin, tu ne pourrais pas lui dire que ce n'est pas gentil de me faire de la peine. Figure-toi qu'il ne veut plus rien entendre. Moi qui l'aime tant! Ah! si tu savais comme je l'aime. Je t'en supplie, mon bon Lazare, tire-le de ses méchantes pensées.

LAZARE - Allons! Marion. Résigne-toi. Depuis que le Sauveur est mort le monde a changé. Et c'est bien légitime que Robin ait changé lui aussi. Si c'était pour te faire affront et pour en épouser une autre, ce ne serait pas bien, je ne dis pas; mais tu vois bien que c'est autre chose. Il ne faut pas t'opposer à l'arrachement de Dieu.

MARION - Mais la volonté du Bon Dieu c'est qu'on soye heureux et qu'on ait des enfants et qu'on les cajole et qu'on fasse route ensemble jusqu'à tant qu'on soit vieux. Il est toujours temps de se quitter quand on ne peut plus faire autrement.

LAZARE - Eh bien non! vois-tu. Son inquiétude et sa joie, et ces sanglots dans son coeur, c'est des invites qu'il a reçues. Tu ne sens pas comme tu serais malheureuse près de lui si tu t'y opposais. Il finirait par te prendre en grippe. C'est quand on est mort, tu sais, qu'on s'avise de tout ce qu'on a empêché de se faire.

MARION - Mais tu ne veux tout de même pas que je l'abandonne comme ça! On était toujours d'accord. Alors, il a suffi que le rabbi soit crucifié pour que tout change. Non! Non! je ne peux pas croire ça; je ne peux pas croire que le rabbi veut ma misère ni ma peine. (Elle se met à pleurer)

LAZARE - Mais il ne veut pas ta peine, ma pauvre Marion. C'est pour te sauver qu'il est mort, pour que tu ne souffres pas comme moi j'ai souffert dans ma tombe. Ah! si tu savais ce qu'on était triste au fond de la terre avant que son sang y ait

coulé. On était comme des rochers, on était comme des pierres. Et tout, autour de soi, baignait dans la ténèbre. Tout ce qu'on avait aimé n'était plus qu'amertume et poison. On en avait horreur. Tout ce qu'on avait dit, tout ce qu'on avait fait du temps qu'on croyait vivre était glacé. Ainsi, moi qui t'avais aimé (naguère - tu ne te le rappelles plus? - mais tout de même Robin ne m'en voudra pas si je le dis à présent, parce qu'aussi bien, c'est pour tous les deux que je ramène ces souvenirs. Tout cela est si loin - Eh bien! l'amour que nous avons l'un pour l'autre - et c'était pourtant un amour bien pur - m'a raidi tout le temps que j'ai passé en attendant ^{frère} Jésus ^{villain} et qu'il pleure sur moi. Alors en effet, j'ai secoué ma mort. Mais cette nouvelle vie n'était rien auprès de ce que je suis devenu après ma seconde mort, quand c'est son sang même qui est tombé de la croix. Il a fallu, vois-tu, ces ruisseaux de son sang, le déchirement de ses membres pour que je me dégage enfin de ce qui continuait à m'enfermer dans mon passé comme dans une motte, l'hiver, quand on croit que rien n'en pourra ^{plus} germer. Et cette fois je n'ai pas même eu besoin de renaître; sa joie m'a pris au fond de mon linceul comme elle viendra te prendre, toi aussi, quand tu auras rejoint tous les tiens à ton tour. Ah! ne crois pas que c'est pour te faire de la peine qu'il réclame ton Robin, notre Christ: c'est pour percer en toi un chemin vers la vie qu'il a soif de ton cœur. Ne le lui refuse pas plus longtemps et tu verras quel ciel s'ouvrira devant toi.

MARION - Et comment cela se fait-il que c'était si triste de mourir autrefois et que ça ne l'est plus à présent?

LAZARE - C'est que son cœur contenait toute la vie. Et la vie ne pouvait plus fleurir tant que ce cœur restait entier. Il fallait que les hommes le blessent pour que la mort soit délivrée. Parce que, vois-tu, sous des désirs pareils à tout ce qui remue en toi, la vieille Eve avait éteint le feu qui, en lui, ne s'est jamais arrêté. - Allons! ma fille, laisse Robin poursuivre son chemin; et le bonheur que tu désires t'apparaîtra bien pauvre pour peu que tu aimes Dieu.

*Marion Eh! Puisque c'est ça qu'il y a à dire? Je te tiens par la
mais une fois se monte à nous comme Lazare... Paraph' alors il nous
c'est permettra peut-être tout de même de nous rejoindre...*

ROBIN - Eh bien! qu'en dis-tu Marion? Est-ce que tu veux encore que nous allions au bois? Les lauriers ne sont-ils pas coupés pour toujours? Et ne vas-tu pas en faire un grand brasier avec moi?

Je te tiens

*Je te tiens
mais une fois se monte
à nous comme Lazare...
Paraph' alors il nous
permettra peut-être
tout de même de nous
rejoindre...*

MARION - Eh! Puisque c'est comme dit Lazare, qu'est-ce qu'il y a à répondre? Tu t'en vas sans moi. Moi je vais rester ici; je mettrai des fleurs sur sa croix. Peut-être qu'il nous permettra bien tout de même un jour de nous rejoindre...

ROBIN - Adieu Lazare! Ne nous oublie pas dans le ciel de ta vie. (Tendrement enlacés ils s'éloignent en chantant):

MARION -(sans conviction) Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés

ROBIN - (enjoué) Dans les bois nous n'irons mie
Les oiseaux nous ont quittés
Dans les bois nous n'irons plus
Dans les bois et par les rues

Nous n'irons plus, nous n'irons plus,
Nous n'irons plus que pour chanter
Pour chanter ô gué! ô gué!
La chanson du bon Jésus
Et du barren sur sa croix!

Lazare

de Jésus

(Tandis qu'alternent les phrases de la chanson, on entend ces mots s'élever de la tombe de Lazare):

LAZARE - Comme ils s'aimaient! Ah! que n'ai-je pu leur livrer plus tôt la vérité! Il est vrai que jusqu'aujourd'hui je la connaissais si peu moi-même. Ressuscité, certes je l'étais, et d'une sombre nuit; mais c'est comme si j'avais eu à témoigner de ta force, mon Dieu, plus que de ta miséricorde. Et quand je rentrai parmi les miens, reconnaissant tout jusqu'au vieux chien qui m'attendait, je me trouvai de nouveau aveugle et sourd comme avant, comme si cela n'eût servi de rien à mes bras qui pendaient d'avoir été rongés par les vers. Ah! elle a vite repris possession de moi, ma carcasse familière. Et moi qui avais cru t'aimer mieux que personne au monde, l'enchantement du monde me ressaisit sitôt que mes yeux se rouvrirent. C'est donc au gibet qu'il fallait que tu sois cloué pour qu'un jour moins factice me pénètre! Cependant la parole d'un fantôme sans

âme a réussi à convaincre cette fille acharnée. Laisse donc mon âme, Seigneur,
loin de mon corps te suivre, de sorte qu'ayant ^{annoncé le premier} été sur la terre des vivants
~~l'incerte annonciateur des~~ ^{le} bienfaits de ta mort, je ^{puisse dans les limbes de mon} voie mon Rédempteur rayonner
^{rayonnant la lumière de sa vie.}
voici enfin dans les limbes.

(Ces derniers mots coïncident avec ceux de la chanson qui s'éteignent au loin. A ce moment une ferme s'approche du tombeau de Lazare: c'est le bon larron qui visite la vallée du jugement).

BON LARRON - C'est vrai, Lazare! Nous sommes toujours en retard avec Dieu. Mais, quelle inspiration du ciel a donc saisi ces enfants qui viennent de te quitter pour qu'ils placent mon nom si près de celui du Maître, dans la même chanson? On ne m'appellera plus autrement désormais que le bon larron, comme si je n'avais jamais eu un véritable nom; comme si je n'avais pas été toute sorte d'autres êtres avant d'être le bon larron! J'étais gentil pourtant, quand j'étais petit, jusqu'à ce que je me sois mis à chaparder dans les coins. Et puis, peu à peu, je me suis laissé aller à voler, à piller. J'ai ^{injuré} les uns, je me suis battu avec les autres; rien ne trouvait grâce devant moi. Combien de fois suis-je même entré au Temple pour voler des drachmes au Grand Prêtre et à ce tas de sépulcres blanchis autour de lui qui ânonnaient leurs prières! Ah! Lazare, le monde m'irritait comme une duperie. J'attendais autre chose de la vie; tout m'y paraissait faux. L'hypocrisie des gens surtout me blessait; leur bêtise - comme si j'en fusse exempt -, ^{leurs} défauts m'étaient des offenses personnelles. Oui! je me croyais chargé d'assurer par des crimes la vengeance du ciel. Et je vécus ainsi jusqu'au moment où je fus cloué à côté de Jésus comme pendant au pauvre type sur l'autre croix qui ne parvenait pas, lui, à rien comprendre de ce qui était en train de se passer. Son châtement tomba sur lui comme un coup de bâton sur un âne. Ah! nous faisons un joli trio tout à l'heure sur le Golgotha! Et il a suffi d'un peu du sang du Christ pour que tout se dénoue avec une simplicité incroyable. Tu as eu ses larmes, toi! Et tu as tort de croire que c'est seulement son désir

d'entrer dans ses derniers tourments qui le faisaient pleurer d'impatience;

D'ailleurs

Crois-moi: il pleurait aussi d'amitié pour toi. Mais ses larmes n'étaient encore en effet qu'un peu d'écume sur la mer; tandis que ce matin c'est son sang même qui de sa main percée a giclé sur ma main.

LAZARE

- Ah! tu peux ^{la} dire que tu en as de la chance. ~~Pour moi, c'est différent! J'en suis à me demander et mon âme se promène à présent, comment j'ai pu, malgré tout, trouver ce qu'il fallait dire à la pauvre Marion pour la ramener un peu. Sais-tu qu'elle était folle de son corps! Enfin! il n'y a plus à résigner. Et si tu y consens, je continuerai comme naguère à te donner ton nom, celui que tu as reçu de tes parents en naissant, ton vieux nom de Joad, ton nom de la terre, ~~ton nom de mendiant et de voleur.~~ Parce que c'est vrai que tu étais voleur à la fin et séditionnaire comme ils disent. Et voilà que tu es le premier à te promener dans cette vallée, affranchi comme un ange, parce que tu t'es trouvé près du Christ au moment de subir ton supplice. Avoue que tu peux bénir le hasard ou quoi que ce soit qui t'y a mené. Si la Miséricorde ne s'en servait pas pour nous confondre, il y aurait de quoi devenir enragé d'une ^{telle} pareille faveur.~~

BON LARRON

- Mais mon bon Lazare, tu as l'air de m'en vouloir d'être arrivé le premier dans le Paradis! que veux-tu que j'y fasse? Si je me suis trouvé sur le bon chemin au moment favorable, je n'y suis pour rien, ^{c'est vrai.} Mais il n'y a pas de quoi non plus m'en faire grief. Maintenant tout est dénoué. Et dans un ciel où les mystères éclatent comme des soleils en plein midi. Je te le concède, celui des préférences de Dieu me demeure obscur: Penser que toute ma vie a abouti à la surprise de ma mort au point que je ne suis plus pour l'éternité que l'homme de mon dernier instant! ^(c'est moi) Ses actes, vois-tu, comptent moins qu'on ne sait quoi au fond de nous qui nous conduit malgré nous. Nous sommes un peu comme des relais pour l'amour éternel; il y change de masques. Et dans cette espèce de jeu où tout est secret, nos cœurs sont pareils à ces poings fermés où le furet se cache. Mais ce qui m'étonne par dessus tout, c'est qu'il n'y ait pas eu une

goutte de sang pour éclabousser l'autre larron. Le voilà embarqué, lui, et pour un voyage qui n'est pas près de finir.

LAZARE

- Ah! Joad tu ne parlais pas si bien autrefois. Ma parole! si tu ne te présentais pas toi-même, on ne te reconnaîtrait pas. Enfin, pardonne-moi. Mais, mets-toi à ma place: avoir été le premier ressuscité d'entrales morts et n'être pas le premier auprès de Jésus! Surtout que j'étais son ami, tandis que toi, tu ne le connaissais même pas. Et brusquement, sur un simple mot, il t'entraîne ^{après lui} dans son sillage. Enfin ce n'est pas tout cela. Ce que je voulais dire, c'est que j'aimerais tellement retrouver mon âme, juste le temps de savoir ce que la mort du Christ a pu lui apporter de bienfaits, car d'avoir une fois ressuscité et d'avoir senti à quel point j'en étais peu changé, cela m'a valu, je l'avoue, une terrible curiosité des secrets de l'au-delà. Oh! je ne demande pas une faveur bien longue: simplement de me posséder dans mon intégrité le temps que j'ai passé dans ma totale absence, et si ce n'est pas trois jours, quelques heures seulement, le temps de savoir ce que cela peut bien être que ces limbes des morts où l'autre moitié de moi-même est en train de se purifier pour que je ressuscite enfin valablement.

JOAD

- Mais c'est à cela, mon pauvre Lazare, que ^{je suis} j'étais venu justement t'inviter avec ^{ainsi} ces autres pauvres fantômes, démunis comme toi et que le Christ a réveillés ^{en esprit} au moment de sa mort. Il a ^{vu} voulu avoir ^{après de lui} après de lui, pour rentrer à Jérusalem, que les uns de ceux qu'il a connus de ses yeux d'homme et qui l'ont précédé dans la tombe: ~~siméon et la prophétesse, Jean-Baptiste et ses parents, Lucasein, Nicodette, Balthazar et ce père admirable qui veilla sur lui avec tant d'amour. Tu vois que tu avais tort de gémir quand une telle faveur t'attendait. - Apprête-toi donc à être de ce cortège qui parcourra les limbes avec lui. Nous entrerons ensuite dans la Cité Sainte pour y combler les Justes d'une présence irrévocable. Je crois même que Judas va en faire partie. Il doit témoigner, lui aussi, que le Christ fut trahi et que c'est par les siens.~~

(A ce moment la scène change. On est encore dans la vallée de Josaphat, mais à l'intérieur d'un sépulcre pareil au Tombeau des Rois à Jérusalem. C'est une immense chambre creusée dans la montagne, aux parois nues, à ciel ouvert. Un buisson ardent y brûle. Devant lui se tiennent plusieurs personnages que l'éclat des flammes dore et transfigure. Ce sont Adam et Eve, Moïse, Lazare et le bon Larron).

- MOÏSE - Oui! c'est le même buisson, le même embrasement. Et il suffit d'être auprès de lui pour se sentir à la fois misérable et de tous points pourtant semblable à lui-même.
- EVE - Tu l'as déjà vu, toi, sous cette forme ardente! Nous, nous ne le connaissions pas ainsi. Qui sait! s'il nous avait éclairé d'une flamme pareille, peut-être n'aurions-nous pas désobéi!
- ADAM - Ah! ne dis pas cela, oublieuse! Rappelle-toi que nous ne pouvions nous soustraire à ce sort suspendu ~~sur nous~~.
- EVE - C'est vrai! la voix était irrésistible. Un simple geste de nos bras et toute l'histoire du monde se trouve déclenchée! Mais comment pouvions-nous nous douter qu'elle était ainsi repliée dans nos coeurs? Quand je me suis résolue, tout s'estompait encore derrière le goût délicieux des mots que le ~~Malin~~ Malin nous disait pour nous donner l'envie de notre profond mystère. J'avais fini par n'être plus que l'âpre désir de moi-même, la dévorante curiosité sans bornes et sans mélange où tout devait sombrer dans l'imperceptible incendie.
- ADAM - Et quelle misère tout à coup! Dieu, soudain, ne parut plus le maître de sa création: un autre auprès de lui, celui dont nous doutions, faisait loi à sa place. Tu te souviens, Eve, de cet instant terrible où l'archange Michel nous signifia notre dépossession?
- EVE - Au fond, ce n'est pas l'objet de notre geste qui avait de l'importance; notre geste seul nous perdit et le monde avec nous.
- ADAM - Comme il était beau le jardin où Dieu nous avait mis d'abord! Te rappelles-tu quelle tendresse il y avait dans les arbres? les moindres rameaux chantaient et

chaque feuille était comme une étoile où l'univers s'offrait dans son reflet avec une fraîcheur exquise. Comme tout s'est assombri au moment où nos regards s'abaissèrent sur nous!

EVE - Les arbres aussitôt prirent des allures de suppliciés. C'est curieux comme la création tout entière s'est faite suppliante en même temps que la joie nous quittait!

ADAM - Et les bêtes qui étaient si douces, comme elles ont changé tout à coup! Furieuses, elles qui, l'instant d'avant, nous léchaient les pieds comme l'eau des rivières. Et celles qui ne sont pas devenues féroces, quelle tristesse soudain dans leurs yeux! Ah! vraiment. A peine Dieu avait cessé d'être le maître, toutes les créatures se trouvèrent arrachées à l'amour. Nous avons bafoué l'amour.

EVE - Et nous n'en avons jamais plus pu parler depuis, tant les mots de cet amour, en même temps que lui, avaient quitté nos coeurs. Il fallait cette illumination imprévue pour que nos souvenirs se raniment. - Le beau jardin, qu'est-il devenu dans nos corps étriqués? Nul souvenir ne s'en traçait même plus. Malheureux, nous l'ottons sans savoir de quoi se composait notre malheur.

ADAM - C'est vrai! tout nous a échappé quand nos bras se sont repliés sur eux-mêmes. C'est notre avarice que Dieu n'a pas pu pardonner.

BON-LARRON - Il est si prodigue lui-même! Comment pourrait-il supporter qu'on se dérobe à sa loi ou quoi que ce soit de nous à nous-mêmes. C'est là le noeud de sa création et le mot de son amour. Il a besoin que nous lui demandions tout. Et à lui-même lui seul peut se donner. Je l'ai bien éprouvé à cette minute suprême où j'ai haleté sur la croix. J'avais fait mon trésor de mes rancunes entassées et des jugements à tort et à travers prononcés sur les autres. Il a suffi d'un mot de lui pour balayer mon coeur et me rendre comme une épave à ma liberté véritable.

LAZARE - Il lui fallait prendre notre forme pour mourir comme nous. La souffrance de tous les hommes, la trahison de son peuple dessinaient sa figure au long de toute l'histoire jusqu'à ce que le ciel eût muri dans un ventre adorable et qu'à l'au-

tre bout du temps, le seuil du jardin se rouvrit.

EVE - Ah! je ne sais même plus si je regrette ma faute, tant le péché que je t'ai fait commettre, époux de toutes mes misères, fut fécond en bienfaits. Tu sens comme ce buisson nous chauffe et nous éclaire; je ne crois pas que la chaleur et l'éclat que nous avons fait perdre à notre Paradis fussent aussi vifs et pénétrants que lui. Il y a là toute l'ardeur de la souffrance humaine. Qu'aurait été la terre sans la souffrance?

LAZARE - Et qu'aurait été notre Christ s'il n'avait pas eu à souffrir comme nous? Je puis le dire, moi qui fus couché en terre avant que son sang eût transformé la mort. La douleur de Jésus n'est pareille à nulle autre; elle a besoin de toutes nos souffrances pour emplir un destin à qui le seul bonheur ne peut suffire.

MOISE - Je le dirai aussi. Et que nos coeurs ont besoin jusque de trahir Dieu pour qu'à Dieu qui ne peut pas souffrir, la souffrance pourtant ne fasse pas défaut dans l'offrande des siens et dans la vocation de ceux qu'il aime.

ADAM - Il n'est rien sous le ciel de plus grand que la douleur, et nos crimes ne comptent guère auprès de celle qu'ils nous valent. Elle nous rend meilleurs. Ah! mes enfants, ne croyez pas que quand votre première mère m'engageait au péché qui introduisait toutes les générations à la mort, nous ayons fait un geste qui ne servait pas Dieu. Dieu avait été trop généreux pour nous. La gratitude de notre obéissance était un faible aveu de la réalité; c'était surtout l'oubli d'une faiblesse profonde et d'une dépendance que nous ne pouvions connaître qu'en entrant dans la mesure de notre propre néant. Nous y sommes entrés, et toute la terre avec nous, le jour où nous avons su qu'il suffisait d'un geste pour nous détourner de Dieu. Si fragile qu'il fût, il était irrévocable. Et c'est par notre révolte que nous connûmes notre duplicité; elle s'est inscrite à jamais sur nos fronts pour rendre hommage à Dieu.

LE BON LARRON - C'est vrai! l'histoire de chacun de nous ce sont nos démêlés avec notre faiblesse. La faiblesse de l'homme et sa souffrance, l'histoire de la terre

tourne autour de leurs colonnes dérisoires.

LAZARE - Et nos réussites les plus précieuses s'élèvent de ce vieux fond de boue qu'il n'y a plus moyen pour nous de contester.

MOISE - Et nous ne sommes ici que pour témoigner qu'il est vraiment celui qui est, et que sans lui notre faiblesse est moins que rien.

LE BON LARRON - Elle peut tout pourtant, pour peu qu'elle s'abandonne.

(A ce moment ces personnages disparaissent. Devant le même buisson Oedipe et Antigone s'entretiennent avec Lazare et le Bon larron).

ANTIGONE - Père! sens-tu encore la fatigue des chemins?

OEDIPE - Ah! ma fille. Depuis si longtemps j'étais privé de joie. Quelle ferveur inconnue s'est emparée de moi! Est-ce un homme qui brille devant nous? Sa chaleur pénètre mes entrailles.

LAZARE - Habile roi qui devinais si bien les énigmes du sphinx, perce donc celle-ci à travers l'obscurité de tes paupières closes.

OEDIPE - Je n'ai rien connu sur terre de si doux que cette chaleur ni de si brûlant que cette ombre. Ce n'est pas un homme comme les autres, en tout cas... si c'est un homme.

LE BON LARRON - C'est un homme et ce n'est pas un homme. C'est toi-même et c'est bien plus que toi.

OEDIPE - Ah! vas-tu te moquer de moi en parlant ainsi par énigmes? Tu connais pourtant la douleur qui m'habite. Mon Antigone, toi qui m'as guidé sur les chemins de ma misère éclaire-moi si tu le peux.

ANTIGONE - C'est un buisson mon père et il est tout embrasé. Je ne sais pas plus que vous qui l'habite. On ne voit rien qu'une étrange clarté couronner ses broussailles; elles brillent comme le soleil et elles ne brûlent pas.

OEDIPE - Mais nous sommes toujours dans les enfers pourtant. Est-ce un feu pareil à celui qui consumait mon cœur dans ces lentes journées où j'ai couvé mon crime, où je me suis nourri de ma mort?

LAZARE - Il n'y a plus de crime, Oedipe, depuis que ce buisson s'est mis à flamber dans notre antre; il n'y a plus de mort non plus. Tout est accompli. Les dieux de l'Olympe ont disparu.

OEDIPE - Quoi! à cause d'un buisson l'Olympe n'est plus! Ah! qui que vous soyez qui m'annoncez cette nouvelle, ne riez pas de moi. Mon crime m'accompagne et je ne suis plus digne de voir la lumière du jour; mais l'Olympe pourtant, je sais bien qu'il ne peut pas passer. Jupiter est puissant; sa colère m'a tué.

LE BON LARRON - Dieu n'a plus de colère. Jupiter a laissé toute la place à l'amour.

ANTIGONE - C'est cet amour, mon père, qui m'a inspiré d'enterrer Polynice; c'est lui, n'en doutez pas, qui m'a fait préférer la misère et le mépris aux vanités de la terre. Ah! je commence à comprendre la langue de mon cœur quand j'hésitais encore entre mon devoir et les objurgations d'Ismène; elle me parle à présent dans ce brûlant silence. Tout est clair en moi et je sais que j'ai suivi pour vous la voie de la justice, de la pitié, de la raison.

OEDIPE - Comme ces mots sont doux à mon oreille! C'est vrai! Toute notre sagesse a reposé en eux et c'est toi, ma fille, qui leur as donné leur plénitude mystérieuse. Est-ce donc pour les célébrer que nous sommes ici? Mais voici que ta voix semble chasser les ombres. Est-ce ta voix, Antigone, qui soudain me délivre? La nuit se dissipe; le jour m'envahit. Antigone! Antigone! Je vois le jour que je ne voyais plus. Est-ce le ciel où nous sommes? Ah! rien de pareil n'a jamais occupé mes tristes yeux.

LE BON LARRON - Ce n'est pas le ciel Oedipe, mais la promesse du pardon. Le Fils de Dieu a pris nos crimes dans ses bras; il en a tout assumé du poids qui nous pliait à terre.

OEDIPE - Je vois mon rédempteur; c'est lui qui brûle dans ce foyer. L'éclat de sa lumière a chassé jusqu'aux remords de mon cœur. - Je me rappelle quand j'allais consulter l'oracle d'Apollon, mes ténèbres s'éclairaient aussi, mais elles restaient enfumées d'amertume et de crainte; et des dangers des Parques, aucun ne s'écartait de

ma lugubre nuit. Tout est net à présent, tout est pur sous mon regard. Une indicible joie m'élève au-dessus de moi-même. Je ne sais quel salut total, en un instant s'empare de mon angoisse, de ma détresse et de ma vie.

ANTIGONE - Ton existence passée ne compte plus, mon père. Tes crimes sont allés rejoindre les autres crimes des hommes; ce ne sont plus que les fautes de celui qui se fit aveugle pour reprocher à l'injuste destin de lui avoir fait commettre les péchés d'un aveugle.

OEDIPE - Et toi, ma fille Antigone aux yeux clairs, toi qui n'as jamais quitté ton malheureux père à travers les malédictions de sa vie, quelle place auras-tu, mon enfant, aux côtés d'un Dieu qui s'est voulu fils d'une vierge comme toi? Sens-tu en toi aussi cette vive tendresse qui me porte vers Marie? Ah! c'est elle, crois-moi, c'est elle qui inspira ton amour surhumain. Comme tout s'éclaire mon enfant! Et ne fallait-il pas que je souffre les tourments d'un crime commis malgré moi pour entrer dans la joie de celui qui mourut des crimes qu'il n'avait pas commis? Pour que les coupables soient sauvés il faut, vois-tu, que de loin en loin l'innocence pâtisse; et la sainte souffrance, tous les enfants des hommes doivent en être également accablés. - La douleur, Antigone, ne l'avons-nous pas goûtée dans sa salutaire amertume? Et qu'elle était douce à nos cœurs auprès des mensonges que nous laissions derrière nous! La douleur nous aoints, ma fille, comme une eau lustrale et il fallait que nous en fussions lassés pour entrer dans notre éternité.

ANTIGONE - Tu n'es donc plus las de la fatigue des chemins mon père?

OEDIPE - Et toi, mon Antigone, te voici délivrée des soucis de ma vie. Ton visage limpide resplendit comme l'eau d'un jeune lac. Ce sont donc ces yeux qui veillaient pour moi! C'est à ces yeux-là que Dieu m'avait confié pour me guider à travers les obstacles que j'avais moi-même entassés devant moi. Ah! rendons grâces ensemble au Dieu qui me permet de contempler tes yeux que les larmes ont brûlés, et dans une lumière cette fois où tu n'es plus pour moi ni ma sœur ni ma fille,

mais l'image de l'amour éternel devant qui les fatigues, les tragiques épreuves ni les maux de la chair ne comptent plus. Mon Antigone! nous entrerons ensemble dans la joie du Crucifié.

(L'obscurité s'étend alors autour du buisson qui continue de rayonner. Lorsque la clarté revient, Virgile et Isaïe ont remplacé Oedipe et Antigone auprès de Lazare et du Bon Larron).

ISAÏE - A présent tu le vois dans tout son éclat ce fils de la Vierge que tes Eglogues ont chanté.

VIRGILE - A dire vrai mon frère, quand j'annonçai l'enfant adorable, à peine comprenais-je les mots que je disais. Je croyais annoncer le fils de Pollion. Dieu mit plus de sens dans mes vers que je n'en entendais moi-même.

ISAÏE - Ne crois pas, Virgile, que je mesurais mieux la profondeur de mes oracles quand j'ai prêté ma langue à la voix du Seigneur. Moi aussi, je disais: Ah! Ah! je ne suis qu'un enfant qui bégaié. Mais il suffit, vois-tu, que l'homme soit docile aux souffles qui l'habitent et simple comme un arbre pour propager autour de lui le murmure du vent. Les vivants ignorent de quels mystères ils sont pleins. Ah! n'en doute pas, Jésus chantait derrière les mots dont nous avons dessiné la figure. Tes poèmes et mes imprécations, c'est à l'insu de nous-mêmes qu'il y a fait monter nos plus profonds secrets.

VIRGILE - Il me semble m'entendre quand tu me parles ainsi. C'est vrai! toute la création s'agitait dans mon sein lorsque je m'efforçais de donner aux joies, aux peines et aux travaux des hommes leur forme pure. J'ai sanctifié, comme un reflet des largesses du ciel, les plus humbles actions, les besognes quotidiennes. J'ai fait brûler l'encens sur l'autel des monts, des pâturages, de la mer.

ISAÏE - Tu as célébré toutes les vertus telles que Dieu les enfouit au fond de ce coeur d'ombre qu'il protègea contre le vent de la mort.

VIRGILE - Mais toi, Isaïe, quelle véhémence tu mis pour appeler les tiens à la lumière! Pourquoi n'ai-je eu que ce rôle effacé dans l'empire? Pourquoi cet empire où ta

voix résonnait n'a-t-il pas pu t'entendre?

ISAIE - Dieu aime la diversité des saisons et des hommes. Et c'est pour cela que les fondateurs de la ville éternelle, la reine des cités parmi les sept collines, il t'a fallu, pour obéir à Dieu qui voulait la bâtir, leur faire traverser les âges et la terre. Moi, c'est aux seuls juifs que Dieu m'avait ordonné de parler. Et il m'y a attaché comme un boeuf à la pierre de la dure *horiah* dont les jardins dans le désert ne peuvent se passer. C'était un peuple dur. Mais de sa chair résistante et rebelle, le Verbe avait absolument besoin pour s'incarner.

VIRGILE - Venus des extrêmes de l'être, nous voici donc devant celui en qui nos différences sont bénies. Nos voix s'y répondent, par le feu qui les brûle, par le ciel qui les boit. Et ma Rome apaisant, unifiant l'univers, telle que je la célébrai comme un fruit de l'amour, fait écho à la ville sacrée où Dieu te lia pour souffrir et hurler.

ISAIE - En vérité, Virgile, un même sacerdoce nous a investis tous les deux. Nous avons *avions* à préparer au Rédempteur toute la terre.

(Virgile et Isaïe disparaissent) - Lazare et le bon larron restent seuls auprès du buisson ardent qui paraît éteint. On les entend sans les voir).

LAZARE - Pourquoi la lumière qui nous réchauffait a-t-elle disparu?

LE BON LARRON - L'offense de celle qui va venir est sans rémission dans les limbes.

LAZARE - De qui veux-tu parler? De la femme adultère?

LE BON LARRON - Celle-là, sa faiblesse seule l'a induite au péché. Elle ignorait la nature de la joie dont son cœur avait faim. A elle, tu le sais bien, le Maître a déjà pardonné.

LAZARE - La Samaritaine alors?

LE BON LARRON - Celle-là aussi, à peine Jésus eut-il ouvert la bouche pour lui parler, s'est repentie de son erreur.

LAZARE - Mais à qui d'autre songes-tu? Durant toute sa vie il ne s'est adressé qu'à ces

~~à ces pécheurs~~

deux pécheresses. Les autres, il les a reprises en secret et nul n'en a rien entendu. Car ce n'est pas ma soeur que tu veux dire? Elle vit, et tu sais dans quelle âpre pénitence elle pleure son passé.

LE BON LARRON - Non! c'est une autre encore: celle à qui il avait été donné de connaître le Christ dans le voir et qui s'est moquée de ses larmes; celle qui fit égorger le prophète.

LAZARE - Hérodiade?

BON LARRON - Elle vécut dans la gloire. Et c'est à elle que nous devons la ténèbre et le froid qui nous couvrent. La brûlure du Christ n'est plus que morsure à son coeur. Elle se promène désormais dans l'enfer comme une âme privée de son objet. Ne crois pas pourtant que ce soit l'adultère ou l'inceste qui l'aient condamnée. Non! Son crime n'est pas même d'avoir fait égorger Jean-Baptiste. Rien de ce qui relève d'un amour aveuglé ne l'eût anéantie au point où tu la vois. Dans tout le cours de son affreuse vie, cette idole de glace ne s'est jamais déprise du goût mortel de son corps. Mais à quoi bon te redire son histoire! Voici venir le Baptiste avec elle. Écoutons-les; ils vont converser près de nous. ^{LAZARE} Mais regarde donc! Regarde comme elle souffre! Son tourment la mord; elle est toute raidie dans son propre néant.

BON LARRON - Elle voit dans son reflet celui qu'il ne lui est plus permis de suivre. Jésus en elle n'est plus qu'un éternel absent.

(Jean-Baptiste se trouve alors auprès d'Hérodiade. Il rayonne une lumière pareille à celle du Buisson. Elle, effacée comme une ombre, fait effort pour arracher un serpent de son cou).

HERODIADE - Ah! Jean! Dégage-moi. Ce carcan m'étouffe.

JEAN-BAPTISTE - Ta tête semble coupée Hérodiade. Et ce monstre enroulé ressemble au plat sur lequel ma tête fut offerte aux convives d'Hérode. Tu te souviens de la nuit de ce banquet où ta fille a dansé?

HERODIADE - Ah! Jean aie pitié de ma détresse. Si j'avais su, je t'aurais fait donner tous

les honneurs du royaume. Je ne savais pas qui tu étais. Je m'ignorais moi-même.
J-BAPTISTE - Ici je ne puis plus rien pour toi. Mais rappelle-toi tout ce que j'ai tenté quand il en était temps encore. Je me suis nourri de miel sauvage, de sauterelles. C'était pour toi que je menais cette existence de dément, pour parler à ton cœur parce que tes oreilles étaient *Sourdes* et que je te voyais te damner. Comment n'as-tu pas deviné que notre aventure s'inscrivait dans un ciel plus que jamais attentif aux paroles des hommes! Le temps où nous avons vécu flambait au milieu de la terre comme un brasier brûlant de nos désirs. Tu t'es livrée à ton corps, malheureuse! quand je te criais en vain d'y renoncer. Que pouvais-je faire de plus sinon de laisser ma tête aux mains de ton bourreau? Et cela même ne t'a pas réveillée. Ce n'est pas mon supplice, vois-tu, qui marque le plus durement notre dispute, mais mon acharnement contre ta propre mort, et ce refus du ciel où tu as sombré. Tout cela Hérodiade, non rien de ta misère n'aurait vraiment de sens si tant d'âmes n'y devaient déchiffrer leur figure. Pauvre femme! Hérodiade maudite! regarde ce qu'elle est maintenant la douceur du monde dans le fond de ton cœur.

HERODIADE - C'est un marécage où des *bulles* puantes viennent sans cesse éclater. Elles empoisonnent ma mémoire; elles ternissent cette froide clarté que tu as mise en moi et qui ne s'éteint plus. Je suis dévorée par ce feu qui ne me chauffe pas et par ce tourment qui me brûle. Et le serpent autour de mon cou, quand je suis sur le point d'oublier, me rappelle à moi-même et me suce ou m'étrangle. Je ne suis plus qu'une plaie par tous les points de mon être que j'ai chéris. - J'ai dormi là-bas; ici je ne puis plus dormir. Engloutie dans ma boue, si parfois j'en remonte c'est pour voir le soleil de ma vie m'échapper. Vide d'une absence éternelle, je suis habitée de tous mes souvenirs.

JEAN BAPTISTE - Et vois autour de toi tous ceux que tu as perdus. Car tu n'aimes personne. Mais l'exil où tu te confineras attirait, *fascinait* passionnait les âmes comme des mouches. Il ne t'a pas suffi d'un homme, ni du frère de cet homme: il t'a fallu le goût de

toutes les lèvres sur ta bouche. C'est le goût de tes lèvres que tu cherchais en vain lorsque tu séduisais tous ceux qui passaient à portée de tes yeux, à portée de tes mains. Tu t'es adorée, Hérodiade, et la vie de ceux qui t'ont connue n'eut pas de prix pour toi.

HERODIADE - Oui! Je n'ai jamais aimé que presser contre moi l'image de moi-même et ce vivant miroir où j'aimais tant me regarder. Mais comme ils étaient froids dans mes bras les hommes dont j'ai nourri ma forme et ma pensée. C'est pour cela que j'ai désiré ta tête, ennemi de mes plaisirs, triste fou qui criait comme un chacal autour de moi. Je n'entendais plus que ta voix; elle peuplait mon désert. Je t'ai désiré, Jokanaan, je t'ai désiré plus qu'aucun de tous ceux qui ont partagé ma couche, car tu m'offrais la visible, l'insaisissable image d'un ciel dont l'étreinte me faisait horreur. J'aurais voulu bafouer en toi mon âme ignorée. Oui, j'ai souhaité ton amour, Jean-Baptiste, pour piétiner à travers toi mes jardins détestés.- Quand ta tête parut au banquet de mes hôtes, j'ai senti une blessure s'ouvrir dans ma poitrine, une blessure délicieuse qui ne s'est plus fermée. Et c'est par elle que la lumière ici me ronge sans me consumer.

JEAN BAPTISTE - Il est vrai! je n'étais rien que l'annonciateur du Dieu qui allait venir. En décrivant ton horrible délire tu as remué la vase où ton âme a croupi. Non! Non! ma tête ne comptait pas plus qu'une fleur ou qu'un arbre tranché. Ce qui comptait, vois-tu, c'était ce sacrilège intime et ce blasphème au jour qui malgré toi t'était donné. C'est là ton crime et tu t'y es ruée dans la plénitude de l'amour de toi-même, la haine de l'esprit. Puis tu es morte sans repentir.

HERODIADE - Maintenant je ne puis plus m'empêcher de répéter sans cesse la sourde obsession que j'ai fuie, comme si elle était attachée à moi plus que moi-même et qu'elle fut devenue ma plus véritable nature.

JEAN BAPTISTE - Elle l'est devenue, hélas! comme tu le dis. Et dans l'éternité réduite à comparaître devant toi-même qui te juges. Ne cherche pas ailleurs le mot de ton

destin. Ce serpent ne fait que marquer sur ta gorge quelle sentence terrible il te faut porter contre toi. - Mais ta torture va s'aggraver encore. Car celui que tu voulus bafouer à travers moi ressuscite, et sa lumière errante courra désormais devant toi sans que jamais plus tu puisses la saisir. Tu croiras l'approcher, ce ne sera qu'un mirage. A tous les maux qui te dévorent, une vaine espérance ajoutera bientôt le plus cruel de tous: la soif inapaisable d'une ^{joie} ~~foi~~ interdite, d'un amour impossible.

(A ces mots Hérodiade s'efface dans la nuit et la lumière de Jean-Baptiste disparaît devant celle du Buisson qui s'est remis à briller. - Lazare et le Bon larron qu'on ne discernait plus se dessinent dans l'ombre).

LAZARE - Est-il possible que Dieu morde ce cœur et ne l'apaise plus?

LE BON LARRON - Elle a choisi elle-même son supplice. Qui pourrait la sauver à présent?

LAZARE - Mais puisqu'elle n'entendait pas la voix qui l'appelait!

LE BON LARRON - Elle s'est préférée à son être profond. Il lui faut assumer son rôle maintenant. Mais crois-moi: il n'y a pas que la justice, la miséricorde aussi va souffrir en elle.

LAZARE - Mais qui vient vers nous là-bas dans cette lumière éclatante?

LE BON LARRON - Un pécheur comme nous, le plus triste de tous, le plus glorieux de ceux qui ont trouvé leur joie dans leur abaissement. C'est ce joueur de harpe, vil à ses propres yeux, ce petit berger dont le ciel fit un roi.

LAZARE - Nom roi David. Ainsi son crime à lui n'a pas été la source d'une souffrance sans fin?

DAVID - Non! Mais la rançon d'une paix qui ne doit plus finir.

(Judas est apparu comme une ombre à demi-morte auprès du foyer radieux qu'est David à présent. Le Buisson ardent s'est éteint de nouveau).

JUDAS - Et moi, combien de temps resterai-je enseveli dans ma nuit?

DAVID - Ah! Judas, pourquoi as-tu prêté l'oreille à la voix qui te soufflait de te

défier de lui? L'autre sonnait si pure près de toi.

JUDAS - Je l'ai repoussée comme une duperie. Mais ne crois pas que je ne l'ai pas aimé. Non! Non! Quand il m'appelait son ami, il savait bien ce qu'il ^{me le pensais} disait, mieux que moi. J'ai eu peur d'être séduit, de ne plus m'appartenir. C'est à sa divinité que je me suis refusé.

DAVID - Ses autres disciples n'y croyaient pas non plus. Ils ne l'ont pas livré.

JUDAS - Ils l'abandonnèrent. Ils ont mesuré leur faiblesse en fuyant. A moi cela ne pouvait suffire; j'avais besoin d'éprouver sa puissance. Mais je t'assure! j'étais prêt à me rendre s'il l'avait fait paraître. A présent mon scrupule me déchire; j'y suis pris comme une barque dans la tempête. Ah! j'ai trop cherché la justice. J'y ai cru plus qu'à l'amour. Et ma solitude hurle comme le vent dans le fond de mon coeur. Oui! j'ai tué l'espérance à force de craindre d'être dupe. ~~Et~~ Maintenant je ne puis même plus croire qu'il puisse encore avoir pitié de moi. Et quand je m'abandonne à la vague lueur d'un souvenir de lui qui renaît, à peine, mes lèvres s'y posent, le froid les gèle. C'était un fantôme, une image prise dans de la glace. ^p puis aussitôt le besoin terrible se réveille.

DAVID - Qui sait Judas! Un jour tu la trouveras ^{peut-être} cette paix délicieuse dont tu n'as pas voulu. Mais d'abord faut-il que le mortel trésor de ta défiance et de ta dignité soit enfin épuisé. - Il ne faut pas être trop digne, vois-tu, devant le Seigneur. Tu as douté de lui parce qu'il était plus simple qu'un enfant. A présent, c'est un enfant qu'il te faut devenir. Mais, crois-moi, tu l'as trop approché pour qu'il puisse à jamais te repousser. ^{de lui} S'il t'a choisi pour le trahir, il savait ce qu'il faisait: il avait besoin de toi. Que serait le monde aujourd'hui, que serions-nous nous-mêmes si l'un des siens ne l'avait pas livré pour être suspendu entre le ciel et la terre? Je l'ai trahi moi aussi, ^E et c'est de mon propre crime qu'il est issu. Ce crime, il est vrai, je l'ai expié par toute une vie d'humiliations et de souffrances; tandis qu'il est trop tard à présent pour que toi, tu pâtisses. ~~celui qui~~

Mais n'a-t-il pas fourni le salut à tout son peuple celui qui

a dit: "Je le châtierai par la verge et j'enverrai mes fléaux pour le punir de ses péchés; mais je ne retirerai point ma Miséricorde de dessus lui" ~~n'est-il pas promis le salut à tout son peuple?~~ Elle finira bien par reprendre feu cette étincelle que tu as étouffée sous la cendre d'une justice absurde dont tout le peuple autour de toi t'avait donné le culte. Et tu entreras dans sa lumière lorsque ce peuple enfin aura mérité de le suivre.- La douceur, la vertu et l'amour de ceux qui sont sans fraude payera alors, tu verras, pour la dureté, la défiance et pour le sombre orgueil de tous les autres.

(A ce moment Joseph apparaît. Judas tombe à ses genoux).

JOSEPH - Oui! Oui! Tu verras Judas! Il est la Miséricorde, notre Jésus! Et le voici déjà qui se laisse convaincre. Il va se faire un grand échange entre les mérites des vivants et les besoins des morts. Et chez les morts eux-mêmes, les vertus des bons joueront de si beaux airs que les fautes des méchants seront aussi pardonnées.

(Joseph et Judas disparaissent à leur tour). Alors défile une foule innombrable qui devient lumineuse devant le Buisson ardent.- On entend tout à coup deux voix s'élever):

NICOLETTE - Tu vois Aucassin: ^{ce qu'il} ~~il a fait de grandes choses~~ pour nous ce petit! Et dire que tu voulais le chasser de notre étable!

AUGASSIN - Ah! ne m'en parle pas Nicolette. Et sûr qu'il ne nous a pas demandé grand'chose; Un peu de paille dans un coin. Et voilà qu'on baigne dans la pleine lumière.

(Le décor change. La scène est sur la grand'route. Robin, qui est devenu Cléophas, chemine en silence avec Marion).

MARION - Depuis trois jours que nous chantons à tous les carrefours la chanson du bon Jésus! Tu vois qu'il n'est pas revenu. Je suis relevée de ma promesse. Lazare ne verrait plus d'inconvénient maintenant à ce qu'on se marie.

ROBIN - Patience! ma pauvre Marion. Je ne désespère pas encore. Il a tellement dit à Lazare qu'il ressusciterait d'entre les morts.- S'il nous fait défaut, tu deviens ma femme, foi de Robin que je ne suis plus.

petite femme

MARION - C'est vrai qu'on t'appelle Cléophas depuis que tu t'es mis à chanter. Moi, ça me fait tout drôle de te donner un nom que j'ai pas l'habitude; c'est comme si je parlais à un autre. Mais puisqu'il faut que ce soit comme ça! Et moi comment que je m'appellerai s'il revient?

(A ce moment, un mendiant en haillons les accoste. Leur premier mouvement est de s'écarter de lui).

LE MENDIANT - De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant? vous avez l'air tout tristes!

CLEOPHAS - Tu es bien le seul étranger qui ignore encore ce qui s'est passé à Jérusalem ces jours-ci.

LE MENDIANT - Quoi donc?

CLEOPHAS - Tout ce qui concerne Jésus de Nazareth. C'était un rabbi puissant en oeuvres et en paroles devant Dieu, devant tout le peuple. Les Princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort. Il a été crucifié. Nous autres, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël. Mais avec tout cela il y a déjà trois jours depuis sa mort. Il est vrai que des amies nous ont bien étonnés: Elles sont allées de grand matin au tombeau et elles n'ont plus trouvé son corps. Elles sont revenues nous dire que des anges leur ont apparu pour leur annoncer qu'il était vivant.- Quelques uns de nos compagnons sont partis aussitôt au Tombeau. Ils ont trouvé les choses comme les femmes avaient dit; mais lui, ils ne l'ont pas vu.

LE MENDIANT - (à mi-voix) O esprit sans intelligence! Coeurs lents à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ainsi pour entrer dans sa gloire!

(Il semble parler seul un long moment. On distingue par instants les mots: "Moïse, les Prophètes, les Psaumes).

MARION à CLEOPHAS - Qu'est-ce qu'il ~~marmonne~~ ^{marmonne} entre ses dents?

CLEOPHAS - Sans doute qu'il a faim et soif. Qu'est-ce que tu as pauvre homme? Tu as l'air fâché contre nous.

LE MENDIANT - Non! Non! Mais nous voici au village; il nous faut nous quitter, les gens

d'Emmaüs n'aiment pas les pauvres.

CLEOPHAS - Vous ne pouvez ^{tu} tout de même pas ^{peux} en aller comme ça. Le soir vient; le jour est déjà sur son déclin. Allons ^{viens} venez! J'ai un croûton de pain; vous le ^{tu} partager~~ez~~ avec nous. Avec nous ^{tu n'as} vous n'avez rien à craindre.

(Le mendiant entre alors avec eux dans une grange. Ils s'attablent autour d'une pierre. Le mendiant prend un morceau de pain; il le bénit et le leur donne. Une lumière pareille à celle du Buisson ardent l'entoure. Cléophas et Marion tombent à terre prosternés. Quand ils relèvent la tête, il a disparu.)

CLEOPHAS - Notre coeur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous quand il murmurait tout le long du chemin et que nous ne distinguions pas ce qu'il disait?

MARION - C'est les Ecritures qu'il nous expliquait. Comme elles sont devenues transparentes tout ~~à~~ coup!

CLEOPHAS - Ah! Marion. Ne tardons plus. Retournons vite à Jérusalem leur porter la bonne nouvelle. C'est eux qui vont être contents! Tu vois! il est tout de même ressuscité notre Jésus!

MARION - C'est donc vrai qu'il n'y a plus de frontières entre les vivants et les morts.